

## Entretien avec le Professeur Docteur Marie-Ève Thérénty

Por

Orna Messer Levin<sup>1</sup>

**Marie-Ève Thérénty** graduou-se pela École Normale Supérieure Fontenay/Saint-Cloud (ENS), fez Mestrado em Letras Modernas na Universidade Paris VII (Denis Diderot) sob orientação de Francis Marmade, e obteve o Diploma de Especialização em história, ciência política e ciência da informação/comunicação pelo Institut d'Études Politiques de Paris (IEP). Concluiu o Doutorado na Universidade Paris VII (Denis Diderot) defendendo a tese *«Mosaique, être écrivain entre presse et roman (1829-1836)»*, sob orientação de Jean Delabroy. É professora e pesquisadora da Universidade Montpellier III (Paul Valéry), onde dirige, desde 2008, o grupo RIRRA 21 (*«Représenter, Inventer la Réalité du Romantisme à l'Aube du XIX<sup>e</sup> siècle»*). Coordenou a equipe francesa de investigadores do projeto *Médias19*, desenvolvido em parceria com universidades do Québec, o qual foi agraciado com financiamento das agências ANR e FQRSC. Atualmente é responsável pelo *Numapresse* (*«Presse et Humanités Numériques»*), projeto subvencionado pela ANR, e integrante do projeto de cooperação entre bibliotecas europeias e instituições universitárias intitulado *NewEye: a Digital Investigator for Historical Newspapers*. Participou da organização de nove publicações coletivas, dentre as quais o livro premiado *Civilisation du journal. Histoire culturelle et littéraire de la presse française du XIX<sup>e</sup> siècle* (2012), o volume *Presse et plumes. Journalisme et littérature au XIX<sup>e</sup> siècle* (2004) e o recente *L'écrivain comme marque* (2018). Em sua vasta produção acadêmica, constam mais de uma centena de artigos e sete livros autorais a propósito das pesquisas sobre literatura e imprensa, tais como *La Littérature au quotidien. Poétiques journalistiques au dix-neuvième siècle* (2007) e *Femmes de presse, femmes de lettres. De Delphine de Girardin à Florence Aubenas* (2019).

**Soletras:** *Pourriez-vous nous parler de votre parcours professionnel ? Qu'est-ce qui a motivé votre intérêt académique pour la presse ?*

**Thérénty:** Au début de ma carrière, avant la soutenance de ma thèse, j'ai été tentée par les milieux de la culture et du journalisme. J'ai donc travaillé comme chargée de mission auprès du président de l'établissement public de la Bibliothèque Nationale de

<sup>1</sup> Professora Livre Docente pela Unicamp atua na área de literatura brasileira junto ao Programa de Pós-Graduação em Teoria e História Literária (PGTHL), Instituto de Estudos da Linguagem, da Unicamp. E-mail: orna@unicamp.br

France, j'ai exercé aussi comme tout bon écrivain du XIX<sup>e</sup> siècle, des missions de polygraphe dans plusieurs maisons d'édition où j'ai rédigé beaucoup d'ouvrages de vulgarisation, des dictionnaires, tout en enseignant un peu dans le secondaire et dans le supérieur. Après la soutenance de ma thèse en 2000, j'ai obtenu un poste de maître de conférences à l'université Paul Valéry Montpellier 3 et j'ai véritablement découvert ma voie. Être chercheur à l'université permet d'exercer plusieurs métiers : professeur, chercheur, écrivain, organisateur d'événements culturels, administrateur même, si l'on en éprouve le désir (ce qui n'est pas mon cas). Depuis 2007, je suis professeure dans cette université qui m'a tout donné et je dirige un centre de recherche, le RIRRA21, spécialisé dans les relations entre littératures, médias et arts, qui permet de travailler en collectivité. J'ai obtenu aussi plusieurs financements importants qui m'ont permis de conduire tranquillement mes recherches sur la presse.

Mon intérêt académique pour la presse vient de mon milieu familial. La famille de ma mère est une famille d'écrivains journalistes dont certains ont fait une belle carrière. Mon grand-père était à la fois un dix-neuviémiste qualifié, un écrivain et il a été aussi pendant un temps un très grand critique littéraire. Je crois que je fais l'ensemble de ce cheminement pour arriver à écrire son histoire durant la Seconde guerre mondiale.

*Soletras: Au Brésil, la presse fait souvent l'objet de recherches de la part des historiens et, dans une moindre mesure, des chercheurs en littérature. Cela est-il également le cas en France ?*

**Thérenty:** Longtemps en France la recherche sur la presse a été effectivement réservée aux historiens et notamment aux historiens du politique. Ils ont balisé le champ, réalisant un travail important grâce à des monographies mais aussi à des grandes entreprises collectives comme l'*Histoire générale de la presse française* publiée aux PUF.

Les spécialistes du XVIII<sup>e</sup> siècle, Jean Sgard, Pierre Rétat et Claude Labrosse, ont enclenché ensuite un mouvement de resaisie de cette histoire par les littéraires, bientôt suivi par les dix-neuviémistes (Roger Bellet, Jean-Claude Vareille, Lise Dumasy) qui ont renouvelé l'histoire de la presse. La publication ensuite par une équipe d'historiens

et de littéraires de *La Civilisation du journal. Histoire culturelle et littéraire de la presse au dix-neuvième siècle* (nouveau monde éditions, 2011) a, je crois, complètement refondé l'histoire des études de presse. L'hypothèse de liaisons et de corrélations entre l'histoire littéraire et l'histoire de la presse, entre poétique de presse et littérature a été la source d'un nombre important de travaux et de doctorats littéraires ces dernières années qui ne se sont pas cantonnés au XIX<sup>e</sup> siècle mais qui se sont étendus au XX<sup>e</sup> siècle. Plusieurs monographies ont souligné l'importance de la matrice littéraire dans l'élaboration de l'écriture journalistique. Parallèlement, les genres journalistiques (la chronique, le fait divers, le reportage, l'interview) ont fait l'objet de nombreux travaux publiés. Les études de presse sont aujourd'hui un courant extrêmement dynamique des études de presse littéraires, sans doute renforcé par la collaboration internationale entre plusieurs équipes. Un projet comme Numapresse (numapresse.org) que je dirige réunit outre des historiens et des littéraires des spécialistes de sciences de l'information et de la communication et des spécialistes d'humanités numériques.

**Soletras:** *À partir de vos études sur la littérature dans les périodiques, considérez-vous pertinente la distinction de valeur, souvent présente dans les études littéraires, entre les œuvres du canon et les textes littéraires dits mineurs ou éphémères?*

**Thérenty:** C'est une question délicate. Je pourrais tenter de l'esquiver en faisant remarquer que la plupart des œuvres du canon au XIX<sup>e</sup> siècle et durant le premier XX<sup>e</sup> siècle sont en fait parues d'abord dans les journaux. Cela vaut pour les romans aussi bien que pour la poésie ou le théâtre comme l'a montré la thèse récente d'Amélie Calderone. Les textes du canon sont souvent ceux qui ont l'honneur d'une édition en librairie tandis qu'effectivement ceux qui ne sont pas repris sont considérés comme mineurs. Pourtant une analyse poétique montre que les deux corpus répondent aux mêmes contraintes. Nous sommes victimes, il faut le reconnaître, d'une conception de la littérarité qui s'est imposée avec la modernité et qui voit dans l'autonomie, l'intransitivité, la gratuité les critères de la littérature. Dans ce cadre les textes des journaux parce qu'ils sont souvent explicitement reliés à la réalité et à l'actualité paraissent souvent inférieurs. Je ne tranche pas, en fait. Il faut voir au cas par cas. Je ne

me voue pas en tout cas à une réhabilitation systématique des ò uvres mineures mais en même je fais remarquer l'historicité de la notion de valeur. Il me semble évident par exemple que la considération académique aujourd'hui de la littérature médiatique est liée aux changements culturels contemporains, à la progression de la sérialité comme paradigme majeur, à la croissance des fictions industrielles. C'est parce que la définition de la littérature est en train de vriller du fait de nos expériences culturelles communes et globales que les textes périodiques sont soudain devenus des sujets d'études et de recherches.

*Soletras: Au Brésil, il est courant que les chercheurs en littérature se tournent vers les journaux et revues afin de retrouver les textes que les auteurs consacrés y avaient lancés avant de les faire publier en format livre. Ainsi, fautes d'archivage, les premières versions retrouvées dans la presse remplaceraient-elles les manuscrits inexistants ou égarés. Que pensez-vous de ce type de démarche?*

**Thérenty:** La situation est sans doute différente en France où au XIX<sup>e</sup> siècle, les écrivains ont commencé à conserver leurs manuscrits, voire parfois même à les monnayer ou à les offrir. Il est donc fréquent d'avoir pour les écrivains à la fois des manuscrits, des versions publiées dans les journaux puis en librairie. Selon moi en tout cas, les versions publiées dans les journaux ne sont pas exactement des prépublications ou des brouillons. Les ò uvres sont contraintes par leurs lieux de publication et donc l'ensemble de la littérature du XIX<sup>e</sup> siècle est liée aux formats et aux dispositifs imposés par les journaux. Il faut donc les considérer comme un maillon essentiel de la chaîne de production et ne pas en faire des avant-textes.

*Soletras: Quelles contributions l'examen des périodiques a-t-il apporté à l'interprétation des textes et à la connaissance des genres littéraires?*

**Thérenty:** Cette question massive pourrait renvoyer à l'ensemble de mes travaux. Je vais répondre donc autrement. Je crois que le fait que l'histoire littéraire ait longtemps

oublié de considérer la question des supports et notamment la question médiatique a entraîné, sinon des contresens, au moins des lacunes essentielles dans la connaissance des genres et des œuvres depuis le XVIII<sup>e</sup> siècle. Comment par exemple analyser le réalisme sans prendre en compte le fait que les écrivains du XIX<sup>e</sup> siècle publiaient leurs romans dans des journaux dans une rubrique contiguë avec les rubriques des faits divers, des débats parlementaires ou judiciaires ? Comment comprendre l'invention du poème en prose sans envisager la chronique journalistique ? Au XIX<sup>e</sup> et pendant une grande partie du XX<sup>e</sup> siècle, la plupart des écrivains publiaient leurs œuvres dans les journaux et par ailleurs pour des raisons alimentaires mettaient leur plume au service de l'écriture d'information pour des chroniques ou des reportages. L'histoire littéraire française s'est heureusement employée depuis quelques années d'abord à rééditer de manière systématique l'œuvre journalistique de ses écrivains puis à produire des essais qui ont fleuri de manière régulière sur cette production. On a d'abord eu un Vallès journaliste (par Roger Bellet), puis un Balzac journaliste (par Roland Chollet), un Zola journaliste (par Henri Mitterand) ! Tous ces essais ont déclenché ensuite une relecture de l'ensemble de l'œuvre de ces écrivains à l'aune du journalisme. Quant aux genres littéraires, ils sont aussi soumis à cette vague de relectures. En témoigne, un exemple parmi d'autres, le bel essai de Marie-Astrid Charlier *Le Roman et les jours* (Garnier, 2018) qui relit l'ensemble du corpus romanesque du XIX<sup>e</sup> siècle à la lumière de la nouvelle injonction temporelle imposée par le journal : la quotidienneté. Elle montre que l'écriture réaliste du quotidien souvent réduite à une écriture prosaïque du détail est en fait une nouvelle appréhension temporelle de la réalité imposée par l'expérience de la quotidienneté véhiculée par le journal.

***Soletras:** L'étude des régimes d'écriture littéraire dans la presse est, d'une certaine façon, une nouveauté et ouvre de nouveaux champs de recherches dans les domaines de la littérature et de l'histoire. La culture médiatique, apparue au XIX<sup>e</sup> siècle, a-t-elle laissé son héritage à la culture du XXI<sup>e</sup> siècle ?*

**Thérenty:** Les exemples sont évidemment nombreux puisque la culture du XXI<sup>e</sup> siècle notamment celle qui s'impose avec les séries, les jeux vidéo, les bandes dessinées est

une directe héritière de la culture médiatique. Les premiers historiens de la culture ont tracé cette généalogie en étudiant le fil qui relie le roman-feuilleton du XIX<sup>e</sup> siècle aux grandes fictions industrielles mondiales contemporaines de *Game of Thrones* à *Matrix*. Avec une petite équipe nous avons essayé dans une série de travaux de montrer le lien qui unit la circulation mondiale des mystères urbains au XIX<sup>e</sup> siècle à la suite de la parution des *Mystères de Paris* d'Eugène Sue en 1842 dans le *Journal des débats* et la diffusion globale aujourd'hui de grandes fictions parfois qui semblaient au départ périphériques comme *La Casa de Papel*. Celui qui incontestablement trace le mieux cette histoire et montre la naissance de la culture sérielle au XIX<sup>e</sup> siècle et ses prolongations aujourd'hui avec les fictions transmédiatiques est Matthieu Letourneux. Je renvoie à son excellent livre, *Fictions à la Chaîne* (Seuil, 2017). C'est l'exemple le plus massif mais évidemment beaucoup de chantiers de recherche plus petits procurent de grands plaisirs de découvertes. Nous avons fait la généalogie qui mène de l'épigramme de presse aux formes brèves sur internet par exemple. Nous avons montré comment la culture satirique de *Charlie Hebdo* trouvait son origine dans les écritures de la petite presse du XIX<sup>e</sup> siècle. Surtout dans un livre très récent intitulé *Fake news et viralité avant internet* et signé Roy Pinker (CNRS, 2020), nous sommes revenus sur le fait que la culture de la *fake news*, du même et du placement produit s'était inventée dès l'entrée dans l'ère médiatique, bien avant la naissance d'Internet.

*Soletras*: La diffusion mondiale de la culture française au XIX<sup>e</sup> siècle a été rendue possible grâce à des réseaux efficaces d'agents composés d'imprimeurs, de libraires ou encore d'éditeurs. La traduction et la diffusion de la littérature française au sein des journaux locaux dans de nombreux pays ont également joué un rôle fondamental dans la diffusion de la littérature française à l'étranger. Selon vous, les spécialistes de la littérature française canonique prennent-ils en compte dans leurs recherches la diffusion transnationale des œuvres littéraires françaises par les traductions et leur circulation en dehors de l'Hexagone ?

**Thérenty**: Il s'agit d'un champ de recherche très dynamique. Mais je crois honnête de remarquer que les spécialistes de la littérature française canonique sont souvent moins

intéressés que les spécialistes de littérature populaire par la circulation globale des œuvres. J'ai parlé un peu plus haut de ce projet que nous avons mené et dont les actes figurent sur *Medias19.org* sur la circulation/traduction des mystères urbains. Les chercheurs qui étudient la circulation du canon sont donc souvent des historiens (Blaise Wilfert), des sociologues (Gisèle Sapiro) ou encore très souvent des universitaires étrangers spécialistes de la littérature française qui étudient la circulation/traduction de Zola, de Balzac ou de Sand par exemple dans leurs propres pays.

*Soletras:* Dans votre dernier livre sur les écrivaines journalistes, vous vous êtes penchée sur la constitution de l'identité féminine. D'après vos recherches, serait-il possible d'affirmer l'existence d'un mode d'écriture féminin?

**Thérenty:** Je ne vais parler que pour le journalisme qui est vraiment mon domaine de spécialité. Je pense que longtemps il n'y a pas eu un mode d'écriture journalistique féminin mais des modes d'écritures journalistiques féminins. Mais attention, il ne faut pas se méprendre sur mes propos. Il ne s'agit pas ici de postuler des essences sexuées. Pour comprendre pour quelles raisons les femmes journalistiques ont eu besoin de se trouver des modèles emblématiques, de se créer des postures spécifiques, de se chercher des lieux caractéristiques et des poétiques propres, il faut revenir au caractère social de l'écriture journalistique. Elle est d'abord témoignage, restitution d'un certain rapport au réel ; elle est ensuite une activité économique, rétribuée, qui s'exerce dans des structures d'entreprise ; elle est enfin un travail exercé dans le cadre d'une collectivité et de réseaux. Dans ce cadre, les femmes présentent plusieurs particularités qui ont longtemps distingué leur activité journalistique de celle des hommes, au moins jusqu'en 1944. Leur socialisation, c'est-à-dire la transmission de valeurs, de normes, de règles organisée par l'école, la famille, l'église est évidemment spécifique. De plus, leur statut légal tel que l'a défini le code Napoléon est celui de mineures. Il leur manque un certain nombre de droits essentiels, notamment dans le cas de la femme mariée, comme par exemple la liberté du choix du métier ou des études, l'indépendance des ressources, ce qui non seulement entrave leur activité mais d'une manière plus insidieuse entraîne un rapport au monde totalement différent. Elles sont subalternes dans la société, elles ne



sont pas légitimes dans certains lieux publics comme les universités, les académies ou les espaces politiques. Et même si progressivement, entre 1848 et 1940, certains interdits se lèvent, le facteur principal qui fondamentalement exclut toute possibilité de traiter leur activité journalistique comme similaire à celle des hommes est le fait que jusqu'en 1944, elles n'ont ni le droit de vote ni celui de se faire élire à des postes importants dans cette sphère publique dont le journal rend compte. A partir de là, comment même imaginer qu'elles puissent rendre compte du réel de la même façon que les puissants et les établis ? Comment imaginer que leur *field positioning* (conditions d'accès à la profession, statut professionnel, habillements, droits politiques) très différent de celui des hommes, n'ait pas d'influence sur leur *textual positioning* (le ton, la voix, l'usage de la performativité, le rapport à l'objectivité, le choix des rubriques, des postures et des points de vue) ?

Mon hypothèse est que le journalisme des femmes françaises a été d'autant plus inventif qu'il était contraint et que sa méconnaissance, liée à la fabrique, au vingtième siècle, d'une histoire de la presse française peu intéressée par la question du genre (masculin/féminin) et d'ailleurs toujours conduite par des hommes, a nui à une juste appréciation de leur place dans le paysage périodique. Mon livre participe donc à la fois d'un renouvellement de l'histoire de la presse mais aussi de la considération de l'histoire des femmes qui s'affirme depuis une vingtaine d'années dans tous les champs sous l'impulsion des *gender studies* américaines. Une fois posé ce cadre, j'identifie effectivement dans l'histoire non pas un mais six modèles d'écritures journalistiques au féminin.

**Soletras:** Pensez-vous qu'il existe encore un terrain fertile pour le développement de nouveaux projets sur la littérature et la presse ?

**Thérenty:** En fait, les possibilités de recherche paraissent infinies et considérablement accrues par les progrès techniques en matière de numérisation. D'abord les études médiatiques françaises doivent s'intéresser au XX<sup>e</sup> siècle. La *Civilisation du journal* s'arrêtait en 1914 mais peut-être avons-nous été victimes ici de catégories chronologiques prépensées par l'université française car cette hybridation entre



journalisme et littérature perdue en France jusqu'à la Seconde Guerre mondiale au moins pour les journaux quotidiens et bien au-delà pour les magazines, les hebdomadaires, les fanzines comme le montrent des travaux récents. Certains quotidiens comme *Paris-Soir* ou *Ce Soir*, le journal d'Aragon, attendent leurs grandes études de poétique historique tout comme la série des hebdomadaires des années trente qui constituent une mine d'une richesse inouïe et inexplorée : *Vendredi*, *Voilà*, *Confidences*, *Candide*, *Gringoire*. Je rêve aussi d'une grande étude littéraire sur le journal *Libération* depuis sa fondation sous l'égide de Jean-Paul Sartre en 1973 jusqu'à aujourd'hui. Par ailleurs, beaucoup des œuvres des écrivains-reporters des années 1930 sont encore mal connues, y compris celles des plus grands comme Louis Béraud ou Andrée Viollis. La poétique médiatique n'en est qu'à ses débuts mais elle va engendrer des recherches passionnantes en montrant comment se transforme la réception d'un texte édité sur plusieurs supports depuis le journal jusqu'au recueil éditorial en passant par le réinvestissement romanesque. L'œuvre de J. Kessel serait ainsi particulièrement intéressante à étudier sous cet aspect. Des travaux aussi sont à affiner sur les sociabilités, sur les contraintes économiques et médiatiques qui pèsent sur les écrivains de l'entre-deux guerres. Dans la littérature contemporaine, les œuvres de certains écrivains français (Jean Rolin, Emmanuel Carrère, Jean Hatzfeld) tout comme certains périodiques de forme nouvelle à l'instar des mooks (*la revue XXI* ou *Feuilleton*) pourraient s'envisager avantageusement dans la perspective généalogique et méthodologique des rapports entre presse et littérature.

Mais surtout le développement des humanités numériques sur des corpus numérisés permet d'ouvrir de nouveaux chantiers comme le montrent le développement du projet Numapresse (voir [www.numapresse.org](http://www.numapresse.org)) et les outils extraordinaires que met en place Pierre-Carl Langlais, le chercheur sans doute le plus qualifié sur ces questions. La numérisation des corpus et le montage de scripts permettent par exemple d'extraire automatiquement des corpus de presse numérisés, des reportages, des romans-feuilletons ou des chroniques judiciaires (voir l'outil générothèque) et donc de travailler sur des corpus exhaustifs beaucoup plus rapidement. Les outils mis en place par Numapresse permettent aussi de penser à nouveau frais les questions de viralité et notamment de circulation et de reprise d'articles et d'œuvres à échelle mondiale. Il est donc possible maintenant de suivre le devenir d'un fait divers qui s'est passé en France

et qui va circuler dans le monde entier jusqu'à reparaître sous la forme d'un conte en Australie sous une autre signature.

Entretien tenu le 20 juillet 2020.